

COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



HAVARD Gilles et Frédéric LAUGRAND (dir.), 2014, *Éros et Tabou. Sexualité et genre chez les Amérindiens et les Inuit*. Québec, Les Éditions du Septentrion, 506 p., bibliogr., index, illustr. (Aurélie Journée)

En publiant *Éros et Tabou...*, Gilles Havard – historien et directeur de recherche au CNRS (Paris) – et Frédéric Laugrand – anthropologue, professeur au département d’Anthropologie à l’Université Laval (Québec) – proposent une synthèse diachronique regroupant onze articles portant sur un sujet auquel les chercheurs européens se sont peu intéressés, contrairement aux scientifiques américains¹.

Élaboré à partir de méthodes d’enquêtes variées (recherches ethnohistoriques en archives, enquêtes ethnographiques, entretiens individuels), cet ouvrage collectif interroge les divergences et les convergences existantes entre les différentes mœurs sexuelles autochtones (p. 33) où « vie sociale », « sexualité » et « genre » forment un triptyque aux composantes indissociables les unes des autres.

Classées de façon chronologique, ces contributions démontrent ainsi comment la colonisation a modifié au fil du temps les regards allochtones et autochtones portés sur la sexualité des communautés amérindiennes. Le christianisme auquel celles-ci ont été confrontées a en effet contribué à la transformation des comportements en termes de « normes » et de pratiques « déviantes » (Becker 1963). Si la bestialité, l’homosexualité, l’inceste et la pédophilie n’ont jamais été socialement admises par ces sociétés, les pratiques considérées comme transgressives par les missionnaires telles que le « prêt d’épouses » ou « l’hospitalité sexuelle » (Bernard Saladin d’Anglure, p. 287) se sont vues reconsidérées, repensées, voire tues, eu égard aux interprétations auxquelles elles donnèrent lieu. C’est notamment ce que cristallise la réaffirmation d’une culture et d’une fierté *queer*, que la pensée judéo-chrétienne sur laquelle s’est fondée l’entreprise coloniale a tenté d’endiguer, nourrissant la confusion toujours fréquente entre les paradigmes de sexe et de genre (*ibid.*, p. 284).

Par ailleurs, ces articles posent la question de l’existence d’un « féminisme autochtone » (Marie-Pierre Bousquet et Anny Morissette, p. 402) au caractère *a priori* paradoxal. Si les femmes amérindiennes semblent ainsi s’affranchir des représentations coloniales et postcoloniales, cette distance est instaurée par la réappropriation, voire la création, de caractéristiques essentialistes. Nonobstant, cette essentialisation apparaît constituer un outil de résistance, à l’instar de « l’invention des traditions » dont parle Hobsbawm (2006) évoquée par Claude Gélinas (p. 478).

Pareillement, le développement des concours de miss au sein des communautés amérindiennes – usuels dans la société euro-américaine – semble participer de cette dynamique. Ceux-ci cristallisent des questionnements identitaires autour desquels se sont peu à peu concentrées les réflexions des femmes autochtones. Subissant les impacts des images stéréotypées véhiculées par les récits coloniaux, elles tendent ainsi à développer des pratiques visant à déconstruire des figures mythiques comme celle de l’« Indian Princess ». En d’autres

1. Voir par exemple Roscoe (2000) ou Taylor (2008).

termes, si les femmes amérindiennes, en favorisant de tels évènements, semblent contribuer à la diffusion des mythes à partir desquels les Euro-américains et les Européens ont bâti leurs légendes, leur participation à ces concours apparaît fondamentale dans le cadre d'une réappropriation identitaire usant d'outils présumés n'appartenir qu'à la société hégémonique.

En somme, mettant en perspective un sujet méconnu outre-Atlantique, cette analyse substantielle de 506 pages est novatrice en ce qu'elle n'examine pas les rapports au sexe et au genre uniquement à l'aune des mythes et des traditions sur lesquels se fondent les sociétés nord-amérindiennes, mais interroge aussi et surtout la contemporanéité de ces deux paradigmes à travers des exemples concrets puisés dans la vie quotidienne. L'atout majeur de cette publication tient aussi à son accessibilité, caractérisée par la présence d'une introduction conséquente définissant les notions-clés, précisant les objectifs de ses auteurs et contextualisant ses enjeux. À ce souci de clarté, que manifeste également l'emploi d'un vocabulaire à la fois simple et précis, fait néanmoins pendant le défaut d'une conclusion générale qui, croisant les contributions de chacun des auteurs, aurait permis d'élargir le champ d'horizon offert aux lecteurs. Toutefois, empruntant aux *Gender studies* et aux *Feminist studies*, cet ouvrage se distingue par une mise en lumière de la transdisciplinarité à laquelle tend l'anthropologie contemporaine, bénéficiant dès lors à un panel élargi de chercheurs, américanistes ou non.

Références

- HOBBSAWN É., 2006, « Introduction : Inventer des traditions » : 11-25, in É. Hobsbawn et T. Ranger (dir.), *L'invention de la tradition*. Paris, Éditions Amsterdam.
- ROSCOE W., 2000, *Changing Ones: Third and Fourth Genders in Native North America*. Basingstoke, Palgrave Macmillan.
- TAYLOR D.H., 2008, *Me Sexy*. Madeira Park, Douglas & McIntyre.

Aurélie Journée
Laboratoire d'anthropologie sociale – LAS
École des hautes études en sciences sociales, Paris, France